Hommage à Isac Chiva

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9662>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9662

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 17 janvier 2012

Pagination : 5-13

Référence électronique

« Hommage à Isac Chiva », *Études rurales* [En ligne], 190 | 2012, mis en ligne le 09 janvier 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9662> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9662

Hommage à Isac Chiva

La Rédaction remercie Françoise Zonabend, Christian Bromberger, Françoise Dubost et Bernadette Lizet d'avoir bien voulu exprimer, en son nom, la dette qu'*Études rurales* a envers l'un de ses fondateurs, Isac Chiva.

Avec les disparitions de Daniel Faucher et de Georges Duby, une page est désormais tournée.

Je dois avouer combien il m'est malaisé, douloureux, de prendre la parole en un tel moment. Comment exprimer en mots l'émotion que je ressens ? Comment concilier une parole publique avec des propos personnels qui puissent refléter ou simplement rendre compte de la teneur si amicale de la longue relation qui nous a liés, Chiva et moi, cinq décennies durant.

En effet, j'ai eu la chance de rencontrer Chiva à mes débuts en ethnologie et d'avoir auprès de moi un « patron », au sens le plus enthousiasmant du terme, qui m'a apporté toute l'aide nécessaire pour que je devienne un chercheur à part entière. Et de cela je lui serai à jamais reconnaissante.

Sur l'homme de science qu'il fut et sur l'inventeur d'institutions ou d'associations propres à promouvoir cette ethnologie de l'Europe qu'il maîtrisait si bien, il y a beaucoup à retenir. Mais je laisserai ce soin à d'autres, plus officiels et plus compétents que moi, qui sauront souligner la façon dont, loin des médias et sans tapage, Chiva a contribué à façonner la didactique de ce champ disciplinaire, à en poser les assises épistémologiques et à sortir de la marginalité cette ethnologie du proche où les autres sciences sociales l'avaient reléguée.

Pour ma part, je préfère m'attarder, en signe de remémoration indicible, sur un aspect moins connu de sa personnalité : cette part non dite parce qu'inexprimable – ou si peu et si tardivement (je pense à l'entretien paru, en 2003, dans *Les Temps modernes*) –, cette zone d'ombre qu'il portait en lui, née de cette blessure indélébile infligée par les nazis et leurs complices roumains pendant la guerre. De ces événements, des lieux où ils se déroulèrent, nous n'avons jamais parlé. Pourtant nous partageons une même origine juive et géographique, et, sachant cela, il décida de m'envoyer à sa place participer à un colloque à Bucarest, espérant que je puisse en profiter pour me rendre à Iassi et à Vaslui afin de retrouver des traces de ma famille paternelle. C'est ce qui se produisit. De ce voyage il ne voulut rien savoir ni jamais regarder la moindre photo.

Il est vrai cependant que de ce traumatisme vécu, de ces violences subies, de ces injures reçues, il retira une éthique forte, immuable, qui le conduisit à se battre inlassablement contre l'oubli des spoliés, le mensonge des imposteurs ou des traîtres. Il n'est que de citer son combat

pour rendre toute sa place à l'œuvre ethnographique d'Eugénie Goldstern injustement oubliée, ou encore ses efforts pour faire paraître en français la thèse de Radu Ioanid sur le sort des Juifs roumains pendant la guerre, ou pour que soit republié le *Livre noir* de Matatias Carp sur les Juifs de Roumanie. Sans oublier sa bataille pour faire éditer la thèse d'Alain Drouard sur la fondation Alexis Carrel. Ou encore ses répliques cinglantes aux mensonges perpétrés par Mircea Eliade et Cioran, ou ses prises de position intraitables à l'égard de ceux qui, comme certains de ses élèves ou disciples, s'étaient discrédités par des opinions et des soutiens à des personnalités dévoyées ou à des institutions qui s'en accommodaient.

Tout comme, gravés et cachés sous les pavés de la « place du mémorial invisible » à Sarrebruck, les noms des 2 146 cimetières juifs détruits par les nazis résonnent sous les pas des passants, ce n'est pas parce que vous êtes passé, cher Chiva, de l'autre côté de la vie que l'on vous oubliera. Vos leçons de courage, votre force à lutter contre la xénophobie et l'anti-sémitisme retentissent toujours en moi. D'autant que les temps présents grondent de rumeurs morbides.

Vous m'avez dit souvent qu'en tout lieu, devant n'importe quelle personne, il n'y a pas de neutralité possible car celle-ci mène à toutes les compromissions. S'il y a une obsession que vous m'avez transmise, c'est bien celle qui consiste à exercer sans cesse une vigilance sans faille. « Le vigilant » est un mot qui vous dépeint tout entier.

Qu'on me permette encore cette réminiscence... La dernière fois que je vous ai vu, alors que vous meniez déjà cette vie qui ressemble à la mort, vous m'avez reconnue et, me quittant sur le pas de cette porte que vous ne pouviez plus franchir, vous m'avez dit : « Alors, Françoise... pour solde de tout compte, n'est-ce pas ? » Sur le moment je n'ai pas compris combien ces paroles étaient prémonitoires. Non, Chiva, on ne solde jamais les comptes avec quelqu'un à qui, humainement et intellectuellement, on doit tant. Avec vous, Chiva, je ne pourrai jamais apurer les comptes.

Face à ce que vous avez souffert et enduré, il n'y a pas d'explication possible : « Kein Warum ! » « Ici, il n'y a pas de pourquoi », comme se l'entendit dire Primo Levi à Auschwitz. Mais vous nous avez appris qu'il ne faut pas désespérer de l'homme et qu'il y a, si on le veut, un retour ou un recours possible, et que nous ne devons pas perdre espoir, mais, surtout, ne jamais oublier... Merci de cette leçon de mémoire, de résistance et d'endurance. Soyez certain que, toujours, je m'en souviendrai. Au revoir, cher Chiva.

Françoise Zonabend
Cimetière de Bagneux, le 7 mai 2012

Comme l'a écrit Christine Laurière dans sa présentation du fonds d'archives que Chiva avait confié au Laboratoire d'anthropologie sociale, c'était « une personnalité majeure de la scène anthropologique française ».

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler, avec toute la précision qui s'impose, la place qu'il a occupée sur cette scène, le rôle qu'il a joué dans l'organisation de la discipline et du métier ; le rôle qu'il a joué dans la création, au côté de Lévi-Strauss, du Laboratoire d'anthropologie sociale ; dans la définition intellectuelle et la mise en œuvre de la Mission du patrimoine ethnologique au Ministère de la culture ; dans la conception d'associations professionnelles (je pense à l'Association des ruralistes français) et dans celle de revues (je pense à *Études rurales*). Sans oublier, bien sûr, son rôle dans la formation de nombreux ethnologues (son séminaire d'« ethnologie des sociétés paysannes » était très apprécié), son rôle dans la construction de l'ethnologie européenne, sa réflexion sur la place que les musées y ont tenue et y tiennent toujours (il a développé une coopération internationale efficace, en particulier avec ses collègues allemands, sur l'histoire de nos disciplines si sensibles à l'air du temps). Les années 1980 furent un des âges d'or de l'ethnologie de la France : Chiva savait mieux que personne animer les débats, penser la protection et la promotion du patrimoine ethnologique, notamment rural. Je n'oublie pas non plus la diversité des terrains auxquels il s'est confronté (la Sologne, la Corse, les Antilles, pour n'en citer que quelques-uns), les recherches coopératives et collectives qu'il a coordonnées (sur le Châtillonnais, entre autres). Lorsque j'annonçais à des collègues spécialistes de la Corse la disparition de Chiva, ils évoquaient son rôle pionnier en matière d'ethnologie, et non plus seulement de folklore. Dois-je rappeler aussi ses études sur le nucléaire menées en 1959 à Marcoule, études plus que jamais d'actualité ?

Mais, pour occuper la position qui fut la sienne, il ne suffisait pas d'être un bon organisateur, un enseignant consciencieux et un chercheur aguerri. Il fallait aussi savoir écouter et lire avec attention et bienveillance, accueillir les plus jeunes, se montrer disponible, même aux moins reconnus, s'ouvrir aux autres disciplines et aux autres institutions.

Son hospitalité et sa convivialité étaient la marque de sa générosité. Il était d'une grande sensibilité qui permettait de riches échanges et le partage d'émotions. Il était amateur de saveurs – il cuisinait fort bien –, amateur de paysages, de belles maisons rurales, et aussi de littérature, de peinture, y compris d'avant-garde.

La trajectoire de Chiva fut extraordinaire et exemplaire : né en Roumanie, ayant vécu l'horreur d'un régime fasciste antisémite et les débuts du communisme, il choisit l'exil en 1947 (je garde en mémoire le récit qu'il me fit de sa traversée de l'Europe). Le voici donc, en 1948, en France, dont il deviendra l'un des meilleurs connaisseurs en ethnologie. Peu de régions, peu de sujets ont échappé à sa curiosité. Au terme de ce cheminement, le voici président du Conseil du patrimoine ethnologique, « Grand Prix du Patrimoine ». Son parcours illustre ce que peut être, ce que doit être une nation ouverte, une idée qu'il défendait et incarnait. Chiva nous montre qu'Ernest Renan avait raison contre Friedrich Schlegel. Au moment où certains prônent le repli et l'exclusion, sa vie et son œuvre témoignent de la pertinence d'une conception républicaine de la nation.

Pour tout ce qu'il nous a appris et apporté, pour cette belle leçon de citoyenneté, qu'il soit ici chaleureusement remercié.

Christian Bromberger
Cimetière de Bagneux, le 7 mai 2012

Beaucoup de chercheurs ont une dette envers Isac Chiva. Beaucoup d'entre nous avons bénéficié de son écoute attentive, de son ouverture d'esprit, de sa générosité, de ses connaissances, et, en particulier, les défricheurs de son domaine de prédilection, à savoir l'ethnologie de la France et de l'Europe rurales. À ceux-là Chiva donnait la possibilité de présenter leurs travaux dans son séminaire à l'EHESS, « Ethnologie des sociétés paysannes » (1960-1992), ou lors de colloques organisés au sein de l'Association des ruralistes français, qu'il a créée en 1973 avec Henri Mendras et Bernard Kayser. Il leur ouvrait aussi les colonnes de la revue *Études rurales*, véritable catalyseur de la recherche, qu'il a fondée en 1961 avec Daniel Faucher et Georges Duby, et a longtemps dirigée.

Quant à ceux qui, grâce à lui, ont participé à l'aventure de la Mission du patrimoine ethnologique qu'il a créée au sein du Ministère de la culture en 1979, ils savent que les frontières disciplinaires ou les titres académiques comptaient bien moins pour lui que l'invention d'objets nouveaux et les recherches inédites. Pour autant, ce champion de la multidisciplinarité n'ignorait rien de l'importance des institutions et n'a cessé d'œuvrer en faveur de la recherche ethnologique appliquée à la France.

Dans un article fondateur, publié en 1990 dans l'*Encyclopædia Universalis*¹, il retrace les débuts difficiles de cette recherche ethnologique. La force et l'ancienneté du modèle centralisateur expliquent sans doute l'absence, en France, d'une grande tradition publique de recherche folklorique, à la différence de toutes les autres nations européennes. « Ni chaires universitaires ni institutions publiques consacrées au folklore n'y ont jamais existé. Si le folklore s'y est développé quand même, ce fut sous l'influence d'amateurs, parfois de grande valeur, hors de l'institution universitaire et, à de rares exceptions près (notamment celle d'Arnold van Gennep), à orientation conservatrice. »² Avec pour conséquence le statut très précaire et marginal de l'étude de l'art populaire.

1. « Le patrimoine ethnologique : l'exemple de la France », pp. 229-241.

2. *Ibid.*, p. 231.

Il faut attendre 1936 pour voir apparaître le premier musée d'ethnographie français : le Musée national des arts et traditions populaires. Et il faut attendre les années d'après-guerre pour que l'enseignement de l'ethnologie prenne son essor à la fois à l'Université, à l'École pratique des hautes études et au Collège de France. Dans cette même période, des ethnologues participent aux grandes enquêtes pluridisciplinaires organisées par la DGRST³ et le CNRS à partir du début des années 1960 : après Plovézet et l'Aubrac viennent le Châtillonnais et les Baronnies des Pyrénées (1973-1976), lancés par Chiva lui-même. Lequel laisse aux chercheurs de terrain les coudées franches pour faire « grandir »⁴ cette ethnologie de la France rurale. La faire exister à l'époque était un combat, une mission. L'anthropologie n'avait alors de valeur que par l'analyse des sociétés lointaines⁵. Et c'est dans un haut lieu de l'anthropologie sociale et culturelle, le Laboratoire dirigé par Lévi-Strauss, que Chiva, son sous-directeur, a développé son projet.

Pour mieux défendre cet « exotisme de l'intérieur », Chiva choisit la stratégie de l'institutionnalisation avec la Mission du patrimoine ethnologique. Il défend l'idée que ce patrimoine vaut autant que les patrimoines archéologique, historique et naturel, et autant que l'art savant et monumental. Tous appellent un même traitement de la part des pouvoirs publics.

Telle l'anthropologie exotique dans l'œuvre de Lévi-Strauss, le patrimoine ethnologique se fonde sur la notion de diversité. Il s'appuie par ailleurs sur l'idée d'urgence : urgence à engager la collecte ethnographique et la conservation muséale à l'heure où la rapidité des mutations dues à l'urbanisation, l'industrialisation, la croissance économique et les vagues migratoires paraissent conduire à une homogénéisation culturelle et à l'effacement des différences constitutives des identités collectives.

Chiva a cru un temps à ce risque d'homogénéisation culturelle, mais son point de vue a évolué, et ses écrits sur le patrimoine rural en sont la preuve. Quand il préside la table ronde « L'architecture rurale : de la connaissance à la sauvegarde » en 1984⁶, sa principale préoccupation est la protection du patrimoine. Mais lorsqu'il rédige l'introduction au numéro spécial d'*Études rurales* sur l'architecture rurale en 1990⁷ et, plus encore, lorsqu'il présente en 1994 le rapport intitulé « Une politique pour le patrimoine culturel rural »⁸, sa définition du patrimoine rural s'est considérablement élargie : à l'architecture vernaculaire, aux techniques et aux savoir-faire traditionnels s'ajoutent désormais les paysages et les ressources du terroir. Bref, le contenu n'est pas figé : bien au contraire, il est vivant.

3. Délégation générale à la recherche scientifique et technique, Ministère de l'industrie, 1961.

4. Nicole Lapiere, « Hommage à Isac Chiva, "métèque" de l'ethnologie rurale », Vagabondages sociologiques, Mediapart, 3 mai 2012.

5. Mais n'est-ce pas toujours le cas, à en juger par la condescendance dont les chercheurs « du lointain » font preuve à l'égard des chercheurs « du proche » ?

6. In D. Fabre ed., *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques. Actes du colloque de La Salpêtrière*. Paris, Mission du Patrimoine ethnologique, 1987, pp. 18-50.

7. Isac Chiva et Françoise Dubost, « L'architecture sans architecte : une esthétique involontaire ? », *Études rurales* 117, pp. 9-38.

8. Rapport présenté à Jacques Toubon, ministre de la Culture et de la Francophonie, Mission du patrimoine ethnologique.

Cette définition est reprise dans l'ouvrage *Vives campagnes*, dont il a inspiré le projet et suivi de près l'élaboration. Il insiste dans l'introduction sur le phénomène incessant de réinvention du patrimoine : « Aujourd'hui, alors que l'idée est acquise d'un patrimoine rural dont le rôle est capital parce qu'il permet des réappropriations et des réaménagements, qu'à côté de l'acquis il permet un possible et des usages à venir, sachons lui préserver sa qualité majeure, celle d'un espace multi-dimensionnel apte à produire et à donner à voir des différences culturelles. Et sachons que, en constante production, cet espace bigarré interdit d'ériger les faits d'identité culturelle en un donné organique, permanent, fanatique. »⁹ Si dans ce souci de conjurer la hantise identitaire on retrouve le Chiva de toujours, on peut penser que cette vision dynamique, projetée vers le futur, doit quelque chose à la riche moisson des appels d'offre de la Mission du patrimoine ethnologique.

Il conçoit la Mission comme un dispositif de connaissance et de diffusion de l'ethnologie, en complément de cet outil de conservation que constitue le Musée national des arts et traditions populaires. Instance interministérielle, le Conseil du patrimoine ethnologique associe chercheurs et représentants des sociétés savantes et des musées. La Mission du patrimoine est l'interlocutrice des DRAC (Directions régionales à l'action culturelle) et, plus particulièrement, des ethnologues régionaux qui animent un réseau extra-parisien et font le lien entre la Mission et les acteurs locaux¹⁰. Pour Chiva, ce sont des relais clés de l'ethnologie en action car ils exercent un métier qui conjugue recherche, muséologie et animation culturelle. Tels sont les piliers de l'édifice conçu par Chiva avec une inlassable énergie. Sans oublier ces outils précieux de diffusion que sont les Éditions de la Maison des sciences de l'homme, la revue *Terrain*, les productions audiovisuelles et les bourses destinées à la formation de jeunes chercheurs.

« Fédérer les compétences en ethnologie sur tout le territoire, ouvrir vers les besoins sociaux, sortir de l'académisme universitaire » : tels sont les principes que Chiva a toujours défendus¹¹, de la revue *Études rurales* à l'Association des ruralistes français, de son séminaire à l'EHESS à la Mission du patrimoine. Aujourd'hui l'interdisciplinarité et la recherche participative sont devenues des mots d'ordre, le discours obligé des responsables scientifiques.

Reconnaissons à Chiva d'avoir été pionnier dans ce domaine.

Françoise Dubost et Bernadette Lizet

9. Denis Chevallier, Isac Chiva et Françoise Dubost, « L'invention du patrimoine rural », in D. Chevallier ed., *Vives campagnes. Le patrimoine rural : projet de société*, Paris, Autrement, 2000, pp. 11-56. Dans cette longue introduction écrite à trois, les propos cités sont de Chiva.

10. Les « conseillers sectoriels à l'ethnologie » étaient placés sous l'autorité des directeurs régionaux des affaires culturelles ; les « ethnologues régionaux » étaient, quant à eux, placés sous la tutelle d'un Conseil régional. Toutes les régions n'étaient pas pourvues (Jean-Louis Tornatore, « La difficile politisation du patrimoine ethnologique », *Terrain* 42, 2004, pp. 142-160).

11. Comme il le déclare lui-même dans un entretien avec Bernadette Lizet et Martin de la Soudière : « Pour la multidisciplinarité », *Ethnologie française* XXXIV (4), 2004, pp. 671-677.